

dans l'espoir de piller des monastères et de m'enrichir, mais cela n'avance pas ; je suis aussi pauvre qu'avant. Aujourd'hui, je trouve une occasion qui ne se représentera jamais. J'ai là devant moi ce que je n'aurais jamais osé rêver. Si j'avais un bon compagnon, fidèle et hardi, qui voulût, avec moi, courir la chance, je remplirais des sacs de tout ce qui éblouit ici notre vue ; je descendrais ma fortune dans un bateau qui me porterait de la Saône au Rhône et du Rhône à Marseille ; là je m'embarque pour ces pays de l'Orient, qui adorent Mahom comme un Dieu... qu'en dis-tu, Robert ? Voudrais-tu porter le turban et vivre dans un pays de plaisirs faciles, où tu aurais la liberté de tout faire comme un homme riche, de commander comme un seigneur, et où tu verrais le peuple à tes pieds, comme il est ici devant les barons ?

— Je n'ai pas de préjugés, répondit Robert. Si tu crois la chose faisable, si je puis me fier à toi et te regarder comme un ami, marche, je te suivrai ; commande, j'obéirai ; je te sais prudent, tu dois avoir mûri ton plan ; je l'adopte, mais hâtons-nous, car la promptitude sera la première condition pour réussir.

Les deux bandits se connaissaient. Ils se lièrent par un serment terrible et se mirent en mesure d'exécuter leur vol.

Ils faisaient main basse depuis un instant sur les objets les plus précieux, choisissant, triant et faisant des parts avec l'habileté de gens habitués à ces expéditions, lorsque deux coups frappés à la porte les firent tressaillir. Ils s'arrêtèrent immobiles et inquiets, peu envieux de répondre ni d'ouvrir.

— Raymond, Robert, dit une voix, c'est moi, Poli-